

Francis MARCOIN

LE CAS LITTÉRAIRE
DE M. HECTOR MALOT



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

L'AUTEUR COMME « CAS »

« Le cas littéraire de M. Hector Malot », tel est le titre d'un article d'Adolphe Brisson paru en 1898 dans *Pointes sèches (Physionomies littéraires)*¹, où le journaliste revient sur les motifs qui ont conduit le romancier à prendre sa retraite, décision que ce dernier a annoncée publiquement par voie de presse et qui a suscité nombre de réactions. Un écrivain prend-il jamais sa retraite ? L'état d'artiste a-t-il quelque chose à voir avec un métier que l'on exerce et que l'on quitte pour jouir d'un repos bien mérité ? L'étude de ce cas permet à Adolphe Brisson de se livrer à une réflexion très originale sur l'état d'artiste, réflexion qui porte déjà en elle des éléments d'analyse que l'on trouvera chez le sociologue Pierre Bourdieu, mais aussi, avant ce dernier, chez Jean-Paul Sartre quand il examinera le cas Baudelaire.

UNE PHYSIOLOGIE LITTÉRAIRE

Étudier aujourd'hui la « physionomie littéraire » d'Hector Malot peut présenter de l'intérêt, alors que les certitudes théoriques sur lesquelles s'est appuyée ce qu'il était convenu d'appeler la « modernité » sont depuis quelque temps l'objet d'une certaine prise de distance. Par modernité, et parmi les nombreux sens que peut présenter ce mot, nous entendons ici une conception des arts et de la littérature incarnée dans la France du xx^e siècle au tournant des années soixante mais prenant ses origines au milieu du Second Empire, au moment même où Hector Malot se lance dans la carrière. Cette Modernité s'est constituée autour d'un Panthéon particulièrement restreint d'auteurs et dans le refus d'une pratique artistique liée au plaisir ou au loisir. Elle a aussi exacerbé l'affrontement déjà ancien entre deux « types » antagonistes, le

¹ Adolphe Brisson, *Pointes sèches. Physionomies littéraires*, Armand Colin, 1898, p. 19-25. Texte donné en primeur le 10 juin 1898 dans *les Annales politiques et littéraires*.

bourgeois et l'artiste, ce dernier ne devant son existence qu'en raison de celle du premier. Avec l'artiste, les questions d'argent ne se posent pas, ou alors d'une manière extrême pour signaler la pauvreté ou la dépense inconsidérée. L'artiste ne prévoit pas, ne gère pas, n'économise pas, ou alors il profite d'une fortune qu'il n'a pas constituée lui-même et à l'égard de laquelle il peut afficher une sorte de détachement.

L'expression «physionomie littéraire» employée par Adolphe Brisson pourrait témoigner d'une certaine ambition théorique, même si on la trouve assez souvent employée d'une manière vague, notamment par Jules Claretie – un familier de Malot –, qui use et abuse du mot, allant jusqu'à donner une *Physiologie du bicycliste en voyage*². Elle fait certes écho, d'une manière non exempte d'humour, à la vogue que connut un certain temps la «science» physiognomonique³. Cette science très ancienne avait été rajeunie par le Suisse Lavater, dont l'*Art de connaître les hommes par la physionomie*⁴ fut invoqué par plus d'un romancier, notamment Balzac qui le cite beaucoup dans *La Comédie Humaine* et qui sera lui-même l'auteur en 1830 d'une *Physiologie du mariage*. Hector Malot fait allusion à ce roman dans *Les Époux*. En 1825, la *Physiologie des passions* d'Alibert avait érigé le mot comme équivalent d'étude scientifique⁵. Malot, qui a souvent usé de ce terme dans les romans où il traitait notamment de médecine légale et qui a été vu lui-même comme un physiologiste⁶, évoquera avec malice *La Physiologie du goût* de Brillat-Savarin auquel il donne un démenti : pour ce magistrat, écrit-il, le plaisir de la table ne comporte ni ravissement, ni extase, ni transport. Le ravissement de l'abbé Armand devant une belle truite à la crème prouve le contraire et démontre qu'il a été mis au monde pour s'asseoir à table⁷. On notera que Balzac avait publié sa *Physiologie du mariage* en appendice à une réédition du livre

² Dans les mêmes *Annales politiques et littéraires*, le 12 septembre 1897.

³ Dans cette perspective, les mots «physionomie» et «physiologie» sont très proches, comme le montre le titre d'un ouvrage, *Physiologie ou l'art de connaître les hommes sur leur physionomie*, par J. M. Plane, Meudon, 1797.

⁴ Traduction française de *Physiognomische Fragmente, zur Beförderung der Menschenkenntniß und Menschenliebe*, Weidmann & Reich, Leipzig, et Steiner, Winterthur, 1775 et 1776.

⁵ Andrée Lhéritier, *Les Physiologies de 1826 à 1894. Contribution à l'étude du livre illustré au XIX^e siècle*, 1955. À consulter sur place à la BnF.

⁶ «Un physiologiste ne désavouerait pas certaines peintures d'un amour fatal, sans frein et sans remède, expliquées par l'intervention tyrannique des sens», a ainsi écrit Adolphe Lereboullet («Variétés. Le roman contemporain. Hector Malot», *le Temps*, 9 novembre 1871).

⁷ *Les Batailles du mariage, Un bon jeune homme*.

de Brillat-Savarin. Malot est donc bien immergé dans une inspiration qui a irrigué nombre d'entreprises de librairie exploitant cette veine à propos de diverses corporations, toutes dotées de caractères saillants propres à l'ironie⁸, et si l'engouement s'éteint très vite, le mot reste pour qualifier une posture à la fois sérieuse et distanciée.

Cette formule peut aussi rappeler indirectement la démarche d'Alexis de Tocqueville, qui avait donné en 1840 à la deuxième partie de son ouvrage *La Démocratie en Amérique* le sous-titre de « Physionomie littéraire des siècles démocratiques⁹ ». Après avoir analysé les aspects politiques et constitutionnels du fait démocratique, Tocqueville se tournait vers une réflexion plus prospective et tentait de décrire, ou plutôt de prévoir, les effets de l'égalité des conditions sur la société civile, sur les habitudes, sur les idées et sur les mœurs. Ce principe d'égalité, selon lui, créait un homme nouveau et laissait envisager le passage d'une littérature aristocratique à une littérature démocratique. Quand la première était marquée par la concentration du pouvoir et du savoir entre les mains d'une élite, la seconde devait voir leur dispersion au sein d'un public infiniment plus nombreux et par là-même disparate. Cependant, ces deux états opposés ne sont pas pour lui exclusifs l'un de l'autre, et ils peuvent même coexister. Tocqueville aborde ainsi sous un autre angle l'affrontement entre une littérature « facile¹⁰ » et une littérature en recherche se réinventant sans cesse contre les goûts acquis de son public. De ce point de vue, Hector Malot occupe une place intermédiaire et illustre le concept de « littérature moyenne » que développera la sociologie pour désigner une littérature de divertissement se prévalant néanmoins de quelques exigences¹¹. Car il relève des deux littératures, même si la facilité semble l'avoir emporté

⁸ Nathalie Preiss, *Les Physiologies en France au XIX^e siècle. Étude historique littéraire et stylistique*, Mont-de-Marsan, Éditions Interuniversitaires, 1999.

⁹ L'expression avait déjà été employée en 1834 dans *La France littéraire* par Charles Malo, qui entendait esquisser « la physionomie littéraire de chaque journal », en dégager « par une suite d'analyses, la pensée intime », et la faire « saillir en relief sur la composition matérielle des faits ».

¹⁰ En 1833, Désiré Nisard lance cette expression dans son pamphlet, « D'un commencement de réaction contre la littérature facile à l'occasion de la Bibliothèque latine-française de M. Panckoucke » (*Revue de Paris*, décembre 1833), pamphlet dirigé notamment contre Jules Janin.

¹¹ C'est sous cet angle que Jean-Marie Seillan présente l'œuvre de Georges Ohnet : « Un genre de roman ni trop haut ni trop bas : Georges Ohnet et la littérature moyenne », *Belphégor*, 15 février 2017 : *Middlebrow*. Le mot *middlebrow* désigne péjorativement des romans « moyens » qui manqueraient d'inventivité formelle sans avoir la force du roman populaire.